

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 55 (1917)
Heft: 10

Artikel: Kyrielles : [1ère partie]
Autor: Jaccottet, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-212914>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE
Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
„PUBLICITAS“
Société Anonyme Suisse de Publicité
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50 ;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.
ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 10 mars 1917 : Lausanne est bien changé... (Albert Bonnard). — Kyrielles. — On beliet per la Pacota (Davi daô Teliet). — Ombre et lumière (Albert Develuz). — Réponse ingénieuse (François de Neuchâteau). — Les chalets de la Roselinaz (feuilleton). (A suivre.)

LAUSANNE EST BIEN CHANGÉ...

MONSIEUR Albert Bonnard est mort le 7 mars. Il avait 59 ans. Le journalisme de notre pays compte peu d'hommes dont il se soit autant honoré. Licencié en droit de l'Académie de Lausanne, Albert Bonnard entra bientôt à l'*Estafette*, puis à celle de la *Gazette de Lausanne*, à laquelle il appartint de 1882 à 1910. Depuis sept ans il était le rédacteur en chef du *Journal de Genève*. Il collaborait à la *Bibliothèque universelle* et très régulièrement à la *Semaine littéraire*, où ses articles sur la politique étrangère étaient des morceaux de maître. Parlant aussi bien qu'il écrivait, Albert Bonnard charmait ses collègues du Grand Conseil vaudois, au même degré que les auditeurs de ses conférences et que ses confrères de l'Association de la presse vaudoise, dont il fut l'un des fondateurs et qu'il présida pendant quelques années.

A côté de ses innombrables chroniques politiques, Albert Bonnard laisse des pages charmantes, consacrées au passé de Lausanne et du canton de Vaud ; ainsi celles sur le *Café Morand* et sur *Lausanne au XXIII^{me} siècle*. Ces dernières ont paru dans le bel ouvrage intitulé *Chez nos aïeux*, édité en 1901 par la librairie F. Rouge et luxueusement imprimé par M. Constant Pache-Varidel. C'est à ce volume que nous empruntons les délicieux tableaux que voici :

Voici ce que le pasteur Bugnion-de-Saussure écrivait en 1797 à son neveu César de Constant Rebecque, qui étudiait alors à Leipzig, sous les soins de son précepteur, M. D'Apples : « Je ne sais si tu reconnaîtras Lausanne. Elle est devenue ville de commerce. Ce n'est plus qu'agents de change, papier sur la place, argent à 8%, transit de marchandises, comptoirs, bureaux, magasins, mouvement de gens qui rêvent en marchant, tenant en main un billet au porteur ou quelque lettre de change. Pour peu que cela continue, on pourra dire de nous comme de l'ancienne Genève : on y calcule et jamais on y rit. Les de Villars font des affaires immenses, les Finguerlin de Lyon viennent s'établir dans la maison de Sévery ; l'ancien comptoir de Porta-Russillon et Cie, Rolland, de Marseille, de Ville, de Bordeaux, de Bons et de Montagny-Bourthollock-Dupleix-le Brosse, et que sais-je, tant d'autres dont je ne connais ni les noms ni les figures, trottent, écrivent et se démènent du matin au soir... »

Cette passe financière fut extrêmement courte. Elle étonnait le vieux Lausannois qu'était le pasteur Bugnion, mais on était loin encore d'avoir, suivant sa prophétie, cessé de rire dans l'aimable cité. La même lettre de lui trace un petit tableau que je ne puis me résigner à ne pas reproduire :

« Nous allâmes hier à Mézery avec Mme la Bannerette de Seigneux, son fils Georges et

Mlle de Béthusy. Nous y fîmes reçus avec ce bon cœur et cette politesse qui caractérisent toute cette famille. Quand le soleil eut quitté l'horizon, nous allâmes prendre le thé dans la belle allée de charmillie. Un air frais, un ciel d'azur, le croissant de la lune, le jet d'eau en gerbe, le parfum des œillets, du pain noir et du beurre du jour, une innocente et vive joie, nous firent passer une soirée délicieuse... Dans ces jours de chaleur, le jet d'eau sert de bain à ces jeunes dames ; mais c'est le bain de Diane et de ses nymphes, aucun profane n'ose être témoin de leurs jeux innocents. La lune seule, avec sa lumière troublante, éclaire leurs grâces enfantines. Voilà presque de la poésie... » Oui certes, presque de la peinture aussi. Les pasteurs lausannois du dix-huitième siècle écrivaient des *Watteau*.

La révolution vint. Ce fut dans le petit Lausanne un bouleversement que tout le monde ne prenait pas au tragique. Ainsi, une petite fille, Mlle Henriette Bugnion, la fille du pasteur Bugnion-de-Saussure, qui n'avait pas atteint sa quatorzième année, écrivait, le 2 avril 1798, à son cousin de Constant :

« Lausanne est bien changé, mon cher César, on ne rencontre que soldats français ; on ne dit plus que *citoyen*, le *monsieur* est un mot dont on ne se sert plus... On a amené, il y a quelques jours, les ours de Berne qui vont à Paris ; il y en a trois ; ils sont dans des cages de fer qu'on a mises dans des caisses ; les chars sont escortés de dragons du pays. Le citoyen Junod qui conduit ces ours leur a donné des noms qui sont écrits sur les chars ; l'un s'appelle S. E. Steiger, l'autre S. E. d'Erlach et le troisième S. E. Weiss. La foule immense qu'il y avait pour les voir passait de ces noms qu'on avait mis par moquerie sur ces chars ; le bruit s'était répandu qu'on menait M. d'Erlach enchaîné à Paris, et le tout n'était que ces pauvres ours... » Et le 31 octobre suivant :

« Notre charmante révolution a fait en aller tous les étrangers ; ils n'aiment point la liberté ; ils la fuyent pour aller chercher le despotisme, qu'ils aiment beaucoup mieux. Ainsi, mon cher César, je crains bien que quand tu reviendras, tu ne t'ennuies bien, toi qui es accoutumé à vivre sous le despotisme et à être toujours dans les bals, les fêtes et les soupers ; tu ne trouveras rien de tout cela ici, nous n'en avons pas besoin pour être ivres de notre liberté, et nous en goûtons tous les fruits, puisque, dans quinze jours, on va faire un emprunt forcé... »

Le petit monde, futile, aimable et joyeux, dont j'ai essayé l'esquisse, était réduit à sa plus simple expression. Quand, la paix revenue, toutes choses remises à leur place, sauf les gros baillis disparus pour jamais, il essaya de se reconstituer, de se reprendre, de se réjouir comme jadis, il s'aperçut que quelque chose n'était plus : le dix-huitième siècle avec son curieux contraste d'imprévables plaisirs et d'audacieuse raison.

ALBERT BONNARD.

Assis ! — Deux jeunes campagnardes, point du tout blasées, étaient venues, un dimanche après-midi, à Lausanne, pour assister à une représentation cinématographique.

Lorsqu'elles arrivent, le spectacle avait déjà commencé ; la salle était dans l'obscurité. On leur indique leurs places. Comme elles vont pour s'asseoir, elles s'aperçoivent, ahuries, que leurs sièges ont bien un dossier et des bras, mais pas de fond. Elles restent debout.

Autour d'elles, on a tout de suite compris leur méprise. Mais le désir de rire un brin aux dépens de ces bonnes filles, l'a emporté sur le devoir charitable de les initier au système, nouveau pour elles, des sièges à fond mobile.

« Assis !... assis ! » crie-t-on.

Alors, les malheureuses, de se mettre « à croupeton » entre les bras de leurs stalles.

L'entourage était dans la joie.

Mais pour les braves filles la position était fatigante. Bientôt, n'y tenant plus, elles se relèvent.

« Assis !... assis ! » crie-t-on de plus belle.

Les deux jeunes paysannes se remettent vivement « à croupeton » tandis que partout autour d'elles éclatent les rires.

Heureusement, le film était terminé. C'était l'entr'acte. La lumière se fit dans la salle et l'ouvreuse vint tirer d'embarras les deux spectatrices.

Au Tribunal. — Dites donc, accusé, vous devez être un fleffé coquin, car voilà bien la vingtième fois que j'ai à faire avec vous.

— Ce n'est pas ma faute. M. le juge, il faudrait dire ça à vos gendarmes.

KYRIELLES

NOTRE appel du 24 février, touchant les « kyrielles », n'a pas été vain. Il nous a valu deux aimables communications, dont voici la première en date. Nous publierons la seconde samedi prochain.

Mais, avant toute chose, rectifions une erreur. La primeur de l'article « L'Oncle Abram et les kyrielles » que nous avons reproduit le 24 février, n'appartient pas à l'*Almanach valaisan*, comme on nous l'avait dit à tort, mais à un périodique, non moins intéressant : *Mon chez moi*.

Et, maintenant, voici la première lettre en question :

Messieurs les Rédacteurs du *Conteur Vaudois*,

Les « Kyrielles de l'Oncle Abram » nous ont remis en mémoire celles que nous employions lorsque, enfants, nous jouions à la « cache », à la bête noire, ou à tout autre jeu de ce genre. Puisque vous vous recommandez à vos lectrices, voici ce que, en famille, nous avons recueilli pour vous.

La plupart de ces kyrielles sont « d'élimination » et se récitent... ou plutôt se chantent sur une ou deux notes. La saveur en est souvent dans le rythme, qu'il m'est malheureusement impossible de vous noter, mais que vos lecteurs

mettront d'eux-mêmes, en se souvenant de leur jeune temps. De plus, l'orthographe en est phonétique : nous ne les avons jamais vues écrites !

Recevez, Messieurs, nos bonnes salutations.
E. JACQUOTTE et famille.

Ripsi, ripsi, ripsi, ra
Critipi et pantignolle
Et mine et mine et mine et cla
Framboisi potin, potasse.

Lune, lune, pampelune
Un seigneur s'en va sans sa lune
Il rencontre un capucin
Qui mangeait d'la soupe au pain.
Pot, pot, pot, p'tit pot
Va t'cacher dans le gros pot,
Sinon le loup te mangera.

Un petit moine, sortant du Paradis,
La bouche pleine jusqu'à midi,
Clarinettes, clarinettes, mes souliers ont des
[lunettes,

Pomme, poire, abricot,
Il y en a une de trop.

Rognon, rognon, gigot de mouton,
Pour un, tu n'auras rien,
Pour deux, tu auras des œufs,
Pour trois, tu auras la poire,
Pour quatre, tu auras la claque,
Pour cinq, tu auras la seringue,
Pour six, tu auras la cerise,
Pour sept, tu auras l'assiette,
Pour huit, tu auras des huîtres,
Pour neuf, tu auras mon joli petit pied de bœuf.

Une petite Allemande,
Tortillant ses jambes,
Se mit à genoux,
Divertissons-nous !

Amélie de Paris
Prête-moi tes souliers gris
Pour aller en Paradis.
On dit qu'il y fait si beau,
Qu'on y voit les quat'z'agnaux
Pi, pi, pomme d'or... La plus belle en est
[dehors.

Une souris verte
Qui court dans l'herbette,
Je la prends par la queue,
Je la montre à ces Messieurs,
Pin, pi, pomme d'or
La plus belle en est dehors.

Enne, tenne, tor
Tape, nelle, nor
Isabelle, pimprenelle,
Pi, pi, pi, poum !

Pimpanicaille, le roi des papillons,
En se faisant la barbe se coupa le menton.
Un, deux, trois, de bois,
Quatre, cinq, six de bise
Sept, huit, neuf de bœuf
Dix, onze, douze de bouse
Va-t'en à Toulouse
Ramasser des bouses
Avec ta belle belouze...

Petits ciseaux d'or et d'argent
Ton père, ta mère t'appellent, va-t'en !
Pour t'en aller au bord du pré,
Et aller boire le lait caillé
Que la souris a barboté
Pendant une heure de temps
Va-t'en !

J'ai vu l'homme qui a vu l'homme
Qui a bâti la tour de Rome
Ce fut Pierre, fils de Pierre,
Fils du grand tailleur de pierres.
Jamais Pierre, en St-Pierre, ne taille si bien
[la pierre

Que ce Pierre, fils de Pierre,
Fils du grand tailleur de pierres
En St-Pierre !

Trois petits pots qui bouillaient
Un de ces pots dit à ce pot
D'ôter ce pot de vers ce pot
Car si ce pot touchait ce pot
Ce petit pot se casserait.

Mon papa est cordonnier
Ma maman est demoiselle

Ma grande sœur fait d'la dentelle
Mon p'tit frère tire la ficelle
Monte au ciel !

Je mangerais bien la queue d'une poire
Aussi franchement que la poire entière.
Prends ton seau et ton baignolet...
Prends ton seau et va-t-en à l'eau !..

Au clair. — Emma. — Tu sais que Pierre X. aime à venir chez nous ; c'est un jeune homme que j'accepterais volontiers comme mari, mais je voudrais savoir auparavant s'il aimerait une jeune fille pour elle-même ou s'il ne vient pas pour son argent.

Lisette. — Pour cela, je puis te dire que ce n'est pas la fortune qui l'attire.

Emma. — En es-tu bien sûre ?

Lisette. — Absolument ; il doit se marier avec moi et je ne suis pas riche.

Concerts du Chœur d'Hommes de Lausanne.

Les concerts annoncés par le Chœur d'Hommes pour les jeudis 15 et vendredis 16 mars, au temple de St-François, seront une solennité musicale. Le programme réunit, pour ainsi dire, toutes les étoiles de première grandeur qui, du XVI^{ème} au XIX^{ème} siècle, brillèrent au firmament de l'art choral.

C'est d'abord une page de Viadana, le vénérable inventeur de la « basse continue », suivie d'un motet à 3 voix de Lotti, aux phrases ferventes et douloureuses (deux œuvres *a capella*). A un entrainant *Gloria* de Hændel, soutenu par l'orgue, succèdent deux larges cantiques de J.-S. Bach ; puis le *Sanctus* du Requiem de Mozart de radieuse beauté. Dans le chœur des prisonniers de *Fidelio*, l'âme de Beethoven exprime avec une troublante profondeur les souffrances et la captivité. Contraste délicieux : une pièce de Schubert, toute de grâce et de fraîcheur. Ces divers morceaux sont accompagnés par l'orgue. La soliste, Madame Korwin Szimanowska, cantatrice du grand Théâtre de Varsovie rehaussera encore l'attrait de ce concert par l'exécution de trois numéros de Gluck, de Bellini et de Verdi.

ON BELIET POR LA PACOTA

ALLADÉ pîre demandâ ai bravé dzins dé per tzi no cein que l'est por on'affère que la Pacota. Vo derant ti que l'est on'a gara daô tzein dé fâf bin petiouta que fâ portin mè service qu'on'a granta. L'ein a-te on'eclafâie de velâdzou du yo lè dzeins vont prindre lou train po Pêtrelingue, Estavaïy, Lozena aô bin Maôdon. Lè fenné, lè z'hommu dé Supierre, Velanaôva, Hingni, Singnû, Velâ, Cerniaz, mî-mou dai Grandzes dé Dompîrou traçont ti que-min dai sorcié, prindre lou train à La Pacotâ por allâ decé, delé : portâ veindre laô dzenelbies, s'immodâ ein vesite aô bin fronnâ aô militêrou.

Per tzi no, l'ai a nion que né cognai pâ cen-que l'est por on carrou, l'est renquié lè z'étrandzi et quauquies mochatzons que diout : « La gare d'Henniez ». Mâ quand on infan dé la Brouye que s'est immodâ po cauquie tîmps contré Naôtzati, Dzeneva aô bin lè z'Allémagne, s'est vaô ramenâ cêve, faut que fassé bin attin-chon dé pâ demandâ on beliet por La Pacota, porrai bin sè fère vognî ; faut demandâ por Hingni, se on né vaô pas sé vère ronnâ aô bin que le dzins se fotant dé vo.

L'ai avai on yâdzou per noutron velâdzou on brâvou ovrai à quî on desâi la « Coraille » por cein que quand dèvezâve, mimou ein deseint dâi gandoisé, fasai dai bramaies quemin se tser-tzivè rogné à quauquon per la pinta. Adon sti Coraille l'avai z'u la bien-ne dé s'immodâ contré Lavaux, travaillâ à la vegne on par d'an. Quand l'ein a z'u praô dé portâ lou fémé et la terra avoué on'a lotta, l'est reveгна tot benaise dein lou paï yô on fâ aô for. Dévant dé montâ su lou train à Velâ-lé-Sougnons, noutron Coraille, on bocon dzoiaô dé reveni avau, s'ein va-t-e pas demandâ aô chêfe dé gêra : « On beliet por la Pacotâ ».

Lou chêfe que l'avai jamé oïu parlâ d'ona vela dinche, s'est fotu à rîr, lè z'autrou monsu de la gara âssebin et Coraille, tot imbêtâ, desai :

« Vo sédé bin, monsu, la Pacota l'est pas bin liein daô tzamp dé truffes et daô câdré à mon frère Pierre-Abram » ; ci tintque cliâô monsu à carlette l'ont adi pîs fê dai rêcaffâies dé la mêtzance.

Aô momint que noutron Coraille allâve que-minci à se fotrê dein on'a radze dé petoû, vai-que on sordâ que l'est eintrâ po demanda on beliet assebin, mâ po Nidrepipe. L'îrê on tringlau tot frais saillî dé l'Ecdollâ dé Bièra ; que-min l'avai z'u dein lou tîmps apprai lou français à Velazî. Ein rizoteint, quand mîmou Coraille l'ai fasai mau bin, stî tringlau s'ein va dere aô chêfe :

— Pourquoi vous pas donner à lui un pillet pour la Pagote ? c'est le même chose que Henniez-les-Bains ?

Et lou monsu à carletta rodze l'ai a vitor tzein pîs beliet per lè potté ein riseint encora quemin on sorcié.

DAVI DAO TELIET.

A propos. — Dans la rue, un monsieur marche sur le pied d'une élégante, qui se fâche et riposte à cette maladresse :

— Vous n'y voyez donc pas, maladroït ?

— Mille pardons, Madame, je suis navré, mais je n'avais pas mon microscope sur moi.

G. B.

La livraison de Mars 1917 de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE et REVUE SUISSE contient les articles suivants :

Virgile Rossel. La France et l'Allemagne de demain. — Jules Destrée. Les déportations d'ouvriers belges. (Seconde et dernière partie). Carl Spitteler. Imago. (Quatrième et dernière partie).

— Joseph Cernesson. La conversion de J.-J. Rousseau en 1728. — P. Langer. Le monopole des céréales. — Michel Epy. Une idée romanesque.

— Dr Ad. Combe. Comment nourrir son bébé en temps de guerre ? (Seconde et dernière partie). — François Gos. L'épave. Souvenirs d'automne. — X. 1916 - Mémorial suisse. — Maurice Devire. Octave Mirbeau. — Chroniques anglaises (John Stapleton) ; italienne (Francesco Chiesa) ; polonaise (Kappas) ; suisse allemande (A. Guillard) ; scientifique (H. de Varigny) ; politique. — Hors texte. Portrait de M. Venizelos, par Félix Vallotton.

La *Bibliothèque Universelle* paraît au commencement de chaque mois par livraisons de 200 pages.

OMBRE ET LUMIÈRE

C'EST le titre d'un petit volume de vers de M. Albert Duveluz, fils de feu M. Marc Duveluz, professeur de mathématiques au Collège cantonal, un ami et un collaborateur fidèle du *Conteur*, à l'heure où ce journal faisait, non sans quelque appréhension, ses premiers pas dans le monde. Maintenant, le *Conteur*, avec ses cinquante-cinq printemps, est déjà presque un vieux de la vieille. Il est cuirassé contre les vicissitudes.

Mais ce n'est pas de lui qu'il s'agit. Le petit volume de M. Albert Duveluz, écrit sans prétention, au gré de l'inspiration, se lit sans effort d'un bout à l'autre, et si toutes les pages ne retiennent pas également l'attention, il en est plus d'une où l'on a plaisir à s'arrêter et où l'on oublie certaines petites licences ; oh ! bier pardonnables.

Et tenez, voici, cueilli au hasard, un morceau qui est tout de saison.

La rebus.

Vous prétendiez l'hiver fini ?
Que nenni.

Bien vite elle vous désabuse
La rebus.

Voici le mois de février :
Sans crier

Gare, la neige est revenue
Mi-fondue.

On ne voit partout que des gens
Pataugeant.

Qui, tout en glissant, font la moue
Dans la boue,